

## La géographie culturelle et la signification du millénaire

Denis Cosgrove

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/10351>

DOI : [10.4000/gc.10351](https://doi.org/10.4000/gc.10351)

ISSN : 2267-6759

### Éditeur

L'Harmattan

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 1999

Pagination : 49-64

ISBN : 2-7384-7993-0

ISSN : 1165-0354

### Référence électronique

Denis Cosgrove, « La géographie culturelle et la signification du millénaire », *Géographie et cultures* [En ligne], 31 | 1999, mis en ligne le 21 avril 2020, consulté le 08 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/10351> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.10351>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 juillet 2020.

---

# La géographie culturelle et la signification du millénaire

Denis Cosgrove

---

- <sup>1</sup> Je suis éditeur en chef et fondateur d'*Ecumene : Environment, Culture, Meaning*, journal qui publie les résultats de recherches dans le domaine de la *New Cultural Geography*. Les articles de cette revue concernent aussi bien le passé que le présent ; ils mobilisent souvent des sources historiques ; ils s'appuient sur les méthodes interprétatives et narratives conventionnellement associées aux humanités. Mon intérêt, au cours de cette présentation, sera situé sur le versant de la géographie culturelle qui a procédé à une révision des liens de notre discipline avec les humanités. Nous reconnaissons par là même qu'une large part du stimulus qui a poussé vers la « nouvelle » géographie culturelle est venu d'une convergence théorique et méthodologique entre les disciplines des humanités, telles que l'histoire, la philosophie, l'étude des langues et les sciences sociales, convergence qui sous-tend le vaste champ des « études culturelles ». Les études d'*Ecumene* sont fortement influencées par les programmes de recherche de ces « études culturelles », « au sein desquelles les »frontières« de la géographie, de l'histoire et de plusieurs autres disciplines sont couramment subverties et transgressées »<sup>1</sup> ; le respect codifié des frontières disciplinaires y cède la place à un dialogue interdisciplinaire fluide et vibrant<sup>2</sup>. La « Géographie culturelle » anglophone a bien sûr connu des débats intellectuels variés au cours de la dernière décennie, à propos en particulier du rôle et des relations entre la théorie et les études empiriques, et à propos du statut ontologique de la culture<sup>3</sup>. *Ecumene* a volontairement évité d'arrêter une fois pour toutes une position dans ces débats, se contentant de demander que les articles soient fondés sur une recherche de première main et traitent leurs données dans une perspective éclairée par la théorie. Tirant parti de mon expérience d'éditeur d'*Ecumene* et de mes propres recherches, je désire réfléchir ici à l'approche que la géographie culturelle adopte en relation avec le temps et l'espace. Je choisis ce thème pour deux raisons : d'abord parce qu'il y a traditionnellement des relations étroites entre la géographie culturelle et la géographie historique et ensuite, à cause de la signification globale actuelle de ce que nous pourrions appeler la « culture du temps » dans la mesure où nous approchons de l'An 2000 et cherchons à évaluer la

signification sociale et symbolique de cette date et celle des réactions qu'elle suscite. J'ai donc choisi de placer mes réflexions sous le titre « la géographie culturelle et la signification du millénaire ».

- 2 L'émergence de la « nouvelle » géographie culturelle fait partie d'une réponse intellectuelle beaucoup plus large à l'effondrement, au sein de la sphère universitaire, des frontières intellectuelles héritées du passé, ainsi qu'à la flexibilité croissante et au travail empirique que certains qualifieraient de postmoderne. Bon nombre de positions sont bien entendu regroupées sous cette étiquette : elles incluent le refus de faire confiance à la métathéorie, l'ouverture à l'idée que, dans la conversation scientifique, il puisse y avoir une multiplicité de voix qui fassent autorité, et le refus des taxonomies axiomatiques mises en œuvre au sein des études scientifiques, ou entre elles. Les positions du postmodernisme ne se contentent pas de privilégier l'espace comme agent actif à la fois dans la configuration donnée aux événements et dans la connaissance que nous en avons ; elles ont radicalement déstabilisé la fixité des espaces à propos desquels l'explication et la narration géographiques entraînent en compétition ; elles introduisent en même temps une perspective inclusiviste à travers laquelle il est possible de façonner les identités dans un monde postcolonial. Quand on a présentes à l'esprit ces positions, il est ironique de constater que la « nouvelle » géographie culturelle a jusqu'ici tendu à confiner la langue de ses débats à l'anglais, maintenant ainsi la connexion entre la géographie humaine anglophone et la colonisation : elle assure, au sens large, des connexions entre la culture et le territoire à travers la transformation mutuelle de l'environnement et du corps qui y est plongé. Au centre comme à la périphérie de l'expérience coloniale européenne, la géographie culturelle a été longtemps dominée par les questions d'enracinement, de mobilité et d'identité, et n'a que rarement et récemment examiné leurs contraires : le déracinement et la dépossession. La géographie culturelle traditionnelle faisait une de ses clefs de l'origine et de la mobilité des expressions de la culture, et de la colonisation de Nouveaux Mondes, depuis l'étude des espèces domestiquées jusqu'à l'appropriation consciente par les peuples européens d'environnements transocéaniques. Ces centres d'intérêt étaient souvent partagés par les géographes de la diaspora coloniale britannique. Le thème de la mobilité a donné naissance à une autre orientation plus globale du projet de la géographie culturelle : la compréhension des expressions spatiales de la mobilité, en particulier urbaine, comme résultat de processus sociaux diversement théorisés. Cette orientation a été aussi dominée par le modèle spatial et historique eurocentrique - voire même anglocentrique - dont le *Mythe des Continents* du géographe Martin Lewis et de l'historien Karen Wigen ont montré qu'il avait sous-tendu leurs disciplines respectives depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.
- 3 Le « colonialisme » et « l'eurocentrisme » constituent évidemment eux-mêmes des exemples du type de « métarécits » qui sont en principe remis en doute par la pensée postmoderne et par les défis politiques liés aux positions relatives à la « fin de l'histoire », à « l'entrée dans l'ère postcoloniale » ou à « la fin des Lumières » que cette forme de pensée implique. Chacune de ces formules a une provenance et une finalité légèrement différentes. La thèse de Francis Fukuyama sur la « fin de l'histoire » transforme la défaite subie par le marxisme-léninisme et qui a mis fin à la Guerre froide, en position antihistorique plus large, et recentre l'attention scientifique sur les questions géopolitiques locales et contingentes au sein de la démocratie de marché libérale en tant que phénomène global. Les théories du postcolonialisme et de la

critique des Lumières contestent les hypothèses humanistes et démocratico-libérales qu'implique l'hypothèse de la « fin de l'histoire », mettant l'accent sur la multiplicité des voix, la prise en compte d'hypothèses subalternes, les affirmations identitaires transgressives et hybrides. Elles étendent leurs critiques au-delà des relations sociales en prenant en compte celles qui concernent l'environnement. Pour donner forme à l'explication, ces positions, en dépit des différences que nous venons de souligner, pointent vers l'idée que l'espace et la spécificité des lieux semblent offrir des guides plus sûrs que les historiographies conventionnelles. L'espace et le lieu, plutôt que la géographie et l'environnement, parce que cette façon d'envisager les choses va bien au-delà de la simple reconnaissance des différences environnementales en tant que contexte des événements historiques. Lorsqu'ils dessinent les contours des principes pour réformer la « métagéographie », Lewis et Wigen, militent en conséquence pour « une vision [progressive] et créative... susceptible de visualiser des 'régions' discontinues, et qui puisse prendre la forme spatiale de treillis, d'archipels, d'anneaux creux ou de mosaïques »<sup>5</sup>.

- 4 Si l'historicisme cède ainsi la place à une perception qui va plus loin du sens de l'espace et du lieu, cela semble renforcer plutôt que diminuer la prégnance de la temporalité. En fait, comme le montrent à la fois les travaux de Doreen Massey et de Simon Schama, le sens des lieux et l'expérience du paysage sont justement des phénomènes temporels, institués tout autant dans la mémoire et le désir que dans un espace géographique absolu<sup>6</sup>. Discutant de la disparition du lieu en Australie, Jane Jacobs avance que tandis que « les rêves du colonialisme et de la modernité gisent maintenant en ruine, ces ruines constituent un paysage de la mémoire, à partir duquel de nouveaux envols de l'imagination historique peuvent surgir »<sup>7</sup>. Mais construire le paysage à partir de traits morphologiques bien déterminés et ne le peupler que de la conscience du chercheur constitue peut-être une manière trop restrictive de poser la question. Une meilleure façon de procéder consisterait peut-être à dire que les ruines continuent à être habitées par des fantômes, par « le sens de la présence de ceux qui ne sont pas physiquement là »<sup>8</sup>, une présence évoquée par Schama lorsqu'il tisse sa voix inspirée à travers les descriptions de paysage. Comme Michael Bell le souligne, « la signification du lieu, son *genius loci*, dépend des génies que nous y logeons » et ces fantômes et génies « sont à l'origine de la spécificité des sites historiques »<sup>9</sup>.
- 5 Dans les études culturelles, l'histoire est remplacée par « le passé », par la « mémoire », et se trouve mise en connexion plus étroite avec le présent et le futur. La mémoire et le désir constituent une temporalité à travers laquelle les lieux émergent en tant que phénomènes vécus et significatifs. Une cascade d'études récentes, menées à la fois en géographie culturelle et en histoire, a révélé jusqu'à quel point la mémoire est sociale tout autant qu'individuelle ; « les relations sociales de mémoire (apparaissent comme) la mémoire des relations sociales » ; ces études montrent quel rôle important la mémoire joue dans la constitution des identités et des lieux. Bell cite les mots de Marcel Mauss : « les esprits sont mêlés aux choses, les choses sont mêlées aux esprits » et affirme qu'à « travers les esprits, nous rencontrons à nouveau l'aura de la vie sociale dans l'aura du lieu »<sup>10</sup>. De même que les lieux ainsi constitués sont discontinus et fragmentés, faits de constellations de « treillis, d'archipels, d'anneaux vides ou de mosaïques » se formant et se reformant selon les fantômes qui les habitent, les moments dans le temps montrent une flexibilité et un arbitraire analogues, trouvant leur signification et l'attachement qu'ils suscitent dans les esprits qui les habitent.

## Signification du millénaire et mémoire

- 6 Les processus sociaux de déterritorialisation, de mobilité, de transgression et d'hybridité, souvent mis en relation avec un sens contingent des lieux perçu comme une caractéristique définissant le monde actuel, semblent coïncider avec un désir plus marqué de commémorer les événements et renforcent activement la mémoire sociale. Le paradoxe est surtout évident dans l'expérience actuelle d'un calendrier d'événements de plus en plus globalisé, allant de pair avec des revendications d'insertion locale toujours plus fortes. Le premier terme repose sur une temporalité univoque et même hégémonique, qu'il confirme, alors que le second résiste à cette affirmation universaliste, la subvertit et la contredit. L'arrivée de l'année du millénaire 2000 met en lumière cette contradiction avec une particulière clarté. 24 h 00, minuit, le 31 décembre 1999 constitue un moment arbitraire du temps, dont la signification vient de la décision du pape, en 1582, de réformer le calendrier chrétien et de l'Accord de Londres en 1884, qui a fixé le méridien d'origine à Greenwich. Ces décisions étaient toutes deux des actes explicites d'impérialisme européen ; la première liée à l'expansion culturelle de la chrétienté, la seconde aux exigences d'un commerce maritime qui devenait global. Les événements qui marqueront ce moment prendront place dans des endroits spécifiques : à Rome et Londres bien sûr, mais aussi aux îles Chatham et Vava'u dans le Pacifique, à Times Square à New York et dans d'innombrables localités et foyers individuels, où mémoire et désir, moment et lieu convergeront dans des instants d'une rare intensité. Le sens du millénaire est profondément géographique et historique, à la fois global et impérial, et intensément localisé. Le christianisme a lui-même reçu la culture du millénaire du premier Auguste - le rebâtisseur de la Rome impériale -, dont le complexe que constitue son Mausolée, sur les rives du Tibre, incorporait un obélisque comme gnomon du temps universel et l'*ara pacis* célébrant la paix universelle, mais aussi une mappemonde. C'est sur eux qu'Auguste avait fondé ses titres à la divinité impériale. Que le corps de l'Empereur ait dû être enterré là est également significatif : cela confiait le génie du lieu au fantôme d'Auguste.
- 7 Le sens du millénaire est un phénomène qu'il est utile de considérer à la lumière des débats qui entourent la géographie culturelle et ses approches du temps non seulement parce qu'il lie si dramatiquement le temps et le lieu, mais aussi parce que son rôle temporel sert de charnière entre le présent et le futur. À partir du moment où l'histoire linéaire est abandonnée pour une temporalité plus flexible impliquée par le « passé », il devient possible de voir un événement comme une interruption située, intervenant dans le flux du temps, et durant laquelle le futur devient par l'imagination aussi significatif que le présent. Rien d'étonnant à ce que le sens du millénaire soit aussi étroitement associé avec l'utopisme futuriste qu'avec les idées apocalyptiques sur l'issue de l'histoire. L'utopisme anime le lieu à travers l'imagination aussi puissamment que le font l'histoire et la mémoire. Les esprits avec lesquels les plans et les projets investissent les lieux cherchent à établir des revendications sur les territoires de la vie sociale, revendications qui sont aussi fortes que celles qui étaient faites par les fantômes résidents du passé. Les politiques qui tournent autour de l'affirmation de ces différentes positions constituent l'objet principal du travail dans le domaine en

constante expansion des études culturelles, pour lesquelles *Ecumene* joue le rôle d'un des principaux forums géographiques.

- 8 Que peuvent suggérer ces idées pour éclairer la géographie culturelle au moment du Millénaire ? J'ai sélectionné quatre thèmes à travers lesquels évaluer l'impact de la géographie culturelle sur cette question. Qu'on ne se fasse pas d'illusion : je n'ouvre pas ce faisant des perspectives nouvelles ; ces thèmes ont déjà été abondamment explorés. Je les ai retenus, parce qu'ils m'ont conduit à repenser ma propre approche concernant les lieux et les paysages, et parce que chacun à sa manière semble pousser dans la direction d'une ouverture de la recherche géographique vers une pluralité toujours plus étendue des données prises en compte et des méthodes mises en œuvre, ainsi que d'un respect croissant pour l'imagination créative. Mes quatre thèmes sont : 1- la relativité de la connaissance dans l'espace et dans le temps, et sa mobilité ; 2- la spatialité et l'environnement ; 3- la corporalité ; et 4- la critique du regard. Pour illustrer la discussion, je tirerai autant que possible parti de mes recherches, en particulier celles sur le globalisme et les paysages de Rome.

## Le fait d'occuper une position, celui d'être en situation et la mobilité de la connaissance

- 9 Tout chercheur travaillant dans les humanités ou les sciences sociales prend nécessairement conscience de l'argument solidement articulé selon lequel toute connaissance est « située », c'est-à-dire inévitablement teintée par les contextes, codes de signification, prises de parti, expériences et désirs qui entourent sa fabrication. La localisation géographique même dans laquelle la connaissance publique est produite et légitimée a été l'objet d'une étude intensive de la part de l'histoire des sciences et de la géographie au cours des dernières années ; les réseaux et les supports à travers lesquels la connaissance est mobilisée, transférée et légitimée dans l'espace et le temps ont également été étudiés ; la même attention a été accordée à ce qui arrive au statut de n'importe quelle connaissance particulière lorsqu'elle passe à travers ces réseaux. Bien qu'elles soulèvent les questions extrêmement difficiles du relativisme, ces perspectives ont ouvert à la recherche en géographie des avenues excitantes, conduisant les géographes qui font de la recherche de première main à dialoguer avec ceux qui sont concernés par les questions épistémologiques en histoire et philosophie de la discipline.
- 10 Mais, si la connaissance est si profondément contingente, quelles possibilités existe-t-il de traiter de la double herméneutique produite par la situation dans laquelle se trouve plongé le chercheur qui cherche à rapporter des événements signifiants qui sont eux-mêmes situés, et à en rendre compte ? Le problème se pose immédiatement en termes spatiaux : c'est celui de *l'outsider* ou de l'universitaire qui a du recul et voudrait être le porte-parole de la connaissance locale de celui qui n'a pas de recul. Ce dilemme a produit des essais variés et rarement heureux d'écriture à deux ou plusieurs voix au sein de la géographie culturelle. Bien que présentée d'une manière assez différente, c'est une question à laquelle les géographes culturels et historiques sont depuis longtemps confrontés. C'est peut-être Cole Harris qui l'a discutée de la manière la plus éloquente lorsqu'il a écrit sur « l'esprit historique et la pratique de la géographie »<sup>11</sup>. Cherchant à construire une généalogie de l'idée de globe dans la pensée occidentale, je me suis moi-même trouvé confronté à ce problème. L'idée du globe planétaire en tant qu'espace significatif et cartographiable implique à la fois un objet totalisant à étudier,

et une manière imaginative de prendre du recul à son égard, ce que Donna Haraway a appelé « l'astuce de Dieu » qui consiste à adopter une vue qui ne vienne de nulle part, une vue prise d'une position physiquement assez distante pour appréhender un phénomène que son échelle même place au-delà des possibilités de l'expérience directe des sens - une vue qui, d'autre part, représente ce phénomène à une échelle suffisante pour sa compréhension. Rien d'étonnant à ce qu'un tel objet global et l'exploit d'une représentation qui fasse autant appel à l'imagination que le globe aient été régulièrement associés avec l'autorité, avec le pouvoir et, dans une culture essentiellement patriarcale, avec la masculinité et avec la rationalité. Les textes et les images à travers lesquels une telle généalogie pourrait être construite sont eux-mêmes des œuvres totalisantes, des objets matériels composés autour de tropes récurrents de la divinité, de la créativité, de l'impérialisme et de l'universalisme. L'histoire de telles représentations ne peut être déconnectée du récit présentant sur le long terme la géopolitique, elle-même revue dans le contexte géographique culturel d'un monde d'après la Guerre froide. À partir de quelle position un discours ouvertement universaliste, totalisant et géopolitique peut-il être réécrit et évalué, au lieu d'être seulement déconstruit ? De la part d'un chercheur, tout essai pour écrire un compte-rendu désintéressé doit prendre en compte à la fois les politiques variées qui étaient à l'œuvre autour des textes et des images que lui livrent ses sources, et les raisons personnelles qu'il a de les aborder : dans mon propre cas, il s'agit d'une fascination pour le pouvoir de l'imagination plutôt que pour les pratiques matérielles, considérations dont les implications épistémologiques sont porteuses du risque de solipsisme. Je reste entièrement incertain sur la manière de constituer la métaphysique de la métaphysique nécessaire pour écrire une telle étude, et me trouve en train de retomber sur les possibilités créatives et rhétoriques - la poétique plutôt que la politique - d'écrire un tel travail de géographie culturelle ; je trouve les écrits franchement imaginatifs de Eco, Sobel et Pynchon, par exemple, aussi utiles que ceux des chercheurs conventionnels<sup>12</sup>.

## Spatialité et environnement

- 11 L'environnement est le premier des termes *oikos* dont *Ecumene* en tant que mot composé dérive, faisant écho au sentiment qu'associer culture et environnement pointe vers une problématique plutôt différente de celle qui résulte de l'accouplement des mots société et espace. Cette sensibilité reflète la longue association de la géographie culturelle, aux États-Unis spécialement, avec les transformations matérielles et imaginatives du monde naturel. Derrière la métagéographie, Lewis et Wigen découvrent un environnementalisme caché : « la conviction que les différences sociales et culturelles entre les groupes peuvent être attribuées, en fin de compte, aux différences de leurs environnements physiques »<sup>13</sup> ; dans une démarche caractéristique de la tournure d'esprit culturelle, ils évitent de faire appel à l'explication matérialiste des contours culturels du monde (« ce dont les hommes ont besoin pour survivre, la nourriture de base et l'eau, [et] ce auquel les gens aspirent : le rare et l'exotique »<sup>14</sup>) et accrochent leurs couleurs à un mat plus idéaliste :

« Nous sommes convaincus que les assemblages culturels de durée pluriséculaire qui ont sédimenté autour de traditions religieuses et philosophiques distinctes - ceux en particulier qui sont encore viables aujourd'hui - sont les matériaux de construction les plus fondamentaux de la géographie humaine globale. »<sup>15</sup>

- 12 Cela fait deux décennies que l'on écrit sur l'histoire environnementale avec un intérêt stimulé par un engagement militant dans les problèmes de la politique contemporaine de la nature. Cela va de pair avec une déconstruction précise du concept de nature lui-même. Ces efforts servent à miner une distinction aussi simple des positions matérialistes et des positions idéalistes, et suggèrent qu'aucune des deux ne convient particulièrement bien à une géographie culturelle du troisième millénaire. Il y a beaucoup de travail stimulant en cours à l'heure actuelle pour récupérer les « histoires broussailleuses et rhizomatiques » qui constituent le « processus confus, à plusieurs fils » que la transformation du globe par l'occupation humaine et l'engagement qui l'accompagne ont mis en route<sup>16</sup>. Et ces études ont progressé bien au-delà des métarécits apocalyptiques qui sous-tendent les premières histoires environnementales écrites par des auteurs tels que Donald Worster. Tout en confirmant la position théorique affirmée par David Harvey, et selon laquelle « tous les projets socio-politiques sont des projets écologiques et vice versa », ces études minent dans le même temps toute critique historiciste simple<sup>17</sup>. Ce qui semble manquer au moment où l'on va changer de millénaire - et je parle comme éditeur d'une revue qui, en dépit du fait qu'elle embrasse, par son titre même, l'environnement, a éprouvé de la difficulté à attirer un nombre important de contributions sérieuses sur ce thème -, c'est un engagement entre l'histoire environnementale et le discours sur le développement durable qui domine si complètement la réflexion relative aux futurs socio-environnementaux. Si le sentiment du millénaire nous rend attentifs aux temporalités, au renouvellement tout autant qu'au déclin, alors, voici un thème important pour la recherche à développer : il faut connecter la mémoire environnementale avec l'imagination environnementale. Nous pouvons réfléchir à la fécondité du terme d'écologie inventive<sup>18</sup>, un concept qui remet en cause mon propre attachement au paysage formel et à une esthétique d'ordre, en faveur de paysages que l'architecte J.I. Nassauer a qualifiés « d'écosystèmes désordonnés, de cadres ordonnés »<sup>19</sup>. Un nombre significatif de penseurs actuels situent le point de départ de l'exploration de cette conception plus flexible de l'espace dans le corps humain lui-même.

## La corporalité

- 13 L'unique élément qui occupera, nous en sommes certains, un espace stratégique au sein du Dôme du Millénaire de la Grande-Bretagne, structure futuriste sur les rives de la Tamise qui emprunte la forme archétypale du ciel pour un événement millénaire célébré sur le méridien de Greenwich, est un vaste modèle androgyne du corps. Serpentant à travers ce corps, un peu comme le long tubage que Kracklite, le anti-héros architecte du film de Peter Greenaway *Belly of an Architect*, place contre ses boyaux pour prendre la mesure de ses intestins pourrissants, se trouvent des tunnels par lesquels le public pourra passer pour voir les espaces internes de la corporalité. Celle-ci est devenue un thème persistant et puissant en géographie culturelle, en partie bien sûr à travers la sensibilité de celle-ci à la division des sexes, et aussi à travers la reconnaissance du fait que l'agent culturel n'est ni un œil désincarné, ni un pur intellect, ni le simple pantin de forces structurelles. L'agent humain n'est jamais dépourvu de besoins passionnels ou émotionnels aussi bien que physiques ; ils sont tout à fait spécifiques et s'inscrivent dans le corps. L'action géographique humaine se trouve



incorporée à la nature et à l'environnement, plutôt que séparée d'eux, à travers la géographie du corps.

- 14 Dans le contexte de cette reconnaissance, le paysage - le concept le plus durable de la géographie culturelle - semble rénové pour le millénaire. Pour reprendre la phrase récente de George Henderson : « Le paysage est mort, vive le paysage ! »<sup>20</sup>. Cet aphorisme signale un glissement vers une conception du paysage plus flexible et contextuelle que celle qui n'y voit qu'un objet. Ce glissement s'effectue sans que le contact soit perdu avec la matérialité qui sous-tend la prétention du paysage « à être une partie du projet de localiser et de représenter les relations sociales à l'intérieur desquelles, et à travers lesquelles, les êtres humains peuvent connaître quelque chose, et être quelque chose, ce projet étant aussi de saisir quelles médiations ces relations sociales impliquent »<sup>21</sup>. Reconnaisant leur relativité situationnelle et leur nature construite, Henderson suggère que « le paysage en tant que contexte est plus aisément tiré au clair lorsque ceux qui sont plongés en son sein (*insiders*) en sont les interprètes », mais il reconnaît que « la connaissance locale n'est que cela : un domaine de connaissance qui demeure isolé jusqu'à ce qu'il soit juxtaposé à plusieurs reprises, et opposé critiquement à d'autres expériences, perspectives et positions »<sup>22</sup>. C'est sur le site du corps humain individuel que les situations où l'on se trouve en dedans ou en dehors (*insideness* ou *outsideness*) sont le plus dramatiquement et théâtralement mises en état de dialoguer. Le *Belly of an Architect* de Greenaway est à la fois une étude du déclin et de la fertilité dans les ventres masculins et féminins, et du déclin et de la fertilité dans le paysage romain. Il pivote autour de l'architecture millénariste des dômes d'Etienne Louis Boullée et exploite cette tension plus puissamment qu'aucune étude académique. Ayant moi-même mis l'accent sur la signification de l'image vitruvienne du corps mâle parfait (historiquement bien sûr, le propre corps divin d'Auguste : ce qui constituait le paradigme pour Vitruve, engagé dans la reconstruction impériale de Rome) comme mesure sous-jacente au paysage de la Renaissance, je suis moi-même frappé de l'impitoyable mise à nu du corps biologique et non pas du corps mathématique qu'opère Greenaway dans le contexte du paysage romain. Cela semble davantage en harmonie avec le paysage de la géographie culturelle contemporaine. Comme Kracklite l'exprime dans une de ses cartes postales :

« Mes symptômes ne changent pas, il n'y a que la géographie qui change. J'avais l'habitude de m'émerveiller du fonctionnement du corps - ET maintenant plus du tout - je considère combien il est maladroit - éphémère, vieillissant, changeant, se déformant. Les intestins semblent pousser en quelque manière dans l'estomac - qui n'est pas assez nettement enroulé et fermement fixé. Lorsque les tripes sont arrachées, elles se répandent au dehors comme des spaghettis à la tomate. »<sup>23</sup>

- 15 Commentant ce film, Bridget Elliott et Anthony Purdy observent le parc de la Villette de Tschumi à Paris, l'un des projets de paysage les plus révolutionnaires, imaginatifs et influents de la fin du XXe siècle ; en prenant le corps comme la métaphore qui le guide, il substitue au corps vitruvien « un corps fragmenté et mutilé dont les formes... ne sont plus confinées au domaine de l'humain reconnaissable, mais embrassent toute l'existence biologique depuis celle de l'embryon jusqu'à celle du monstre », et dont « la puissance ne réside plus désormais dans le modèle de l'unité, mais dans la mise en évidence du fragmentaire, du morcelé, du brisé ». Le parc est en fait localisé sur l'ancien site des abattoirs du centre de Paris<sup>24</sup> ; les fantômes dans les ruines, le génie dans le paysage, tenant conversation entre le passé et le futur.

- 16 La corporalité n'est donc en aucune façon un trope confortable pour le paysage. En se référant à l'aphorisme d'Edward Carey selon lequel « il n'y a pas de lieu sans corps et pas de corps sans lieu », Elliott et Purdy soutiennent que, « dans la géographie culturelle que Greenaway propose de Rome, ce sont les tripes d'un architecte (et la mort qu'elles portent en elles - la puanteur de l'abattoir) - qui insufflent une vie nouvelle au corps idéal de l'architecture classique »<sup>25</sup>. Le thème du film, mort et renouveau, semble convenir à l'esprit qui entoure le millénaire. Mais les scènes finales de la mort simultanée de Cracklite et de la naissance du fils qu'il a engendrés dans les intérieurs de Louisa alors qu'ils traversaient la frontière franco-italienne, prennent toutes deux places à « l'autel de la nation », le monument de Rome au premier roi d'Italie, Victor-Emmanuel II, cet hybride architectural éclectique et chaotique - opposé diamétralement au pur monument sphérique imaginé par Boullée pour Isaac Newton - et qui interrompt si violemment le paysage de ruine et de mémoire qui constitue le sens hégémonique du paysage romain. Que le dénouement de Greenaway intervienne lors de la cérémonie d'ouverture de l'exposition Boullée, sert seulement à mettre en valeur la dialectique ironique de l'intérieur et de l'extérieur, du corps et du paysage.
- 17 J'ai centré ma discussion de la corporalité sur un film d'art plutôt que sur un travail de recherche géographique parce que, en retravaillant ma propre compréhension de la tradition classique du paysage et en cherchant à faire sens de la signification théâtrale de Rome comme paysage impérial, c'est le film de Greenaway qui m'a aidé, plus qu'aucune autre source, à reconsidérer le sens et la signification de la corporalité dans la géographie culturelle ; un stimulus imaginatif plus que théorique, un défi pour l'œil plus que pour l'intellect. Cet argument de l'œil m'amène à mon dernier thème, celui de la critique de la vision.

## La critique de la vision

- 18 La vision et la visualité sont devenues les sujets d'une intense activité critique au cours des années récentes. Les raisons en sont étroitement liées à beaucoup des préoccupations que je viens de prendre en considération : la connexion que la modernité a établie entre voir et connaître, par exemple, et le lien historique entre la raison et le sens de la vue, aussi bien que la signification qui s'est beaucoup alourdie des images sur écran dans une société saturée de médias. La géographie possède ses propres attaches spécifiques à la visualité : c'est ce que montrent l'utilisation scientifique de l'observation de terrain, la représentation graphique qu'implique la cartographie et plus récemment la photographie. Mon travail personnel a mis l'accent sur le rôle joué par l'image visuelle qui sous-tend le paysage comme manière de voir en situation, mais ma propre récusation, limitée, de l'innocence de l'œil a depuis longtemps été surpassée par la déconstruction très minutieuse de la vision qui a été menée par la théorie contemporaine.
- 19 Un tel travail offre de réels défis à la recherche géographique à la lumière du débat qui a cours depuis longtemps sur la valeur relative de l'observation de terrain et de l'enregistrement écrit, et de la tendance occasionnelle à privilégier le mot par rapport à l'artefact matériel ou à l'image graphique, en traitant ces derniers plutôt comme des illustrations que comme des témoignages ou même des agents culturels. Le thème est trop vaste pour être exploré avec quelque détail ici, mais un retour à Rome, ce lieu qui convient suprêmement pour réfléchir sur la vision, me permettra de souligner un ou

deux points clefs. Capitale du paysage et de l'art baroques, ce fut dans la Rome du XVII<sup>e</sup> siècle, au début de l'Âge moderne, que les limitations et les opportunités de la vision en matière de représentation ont été le plus dramatiquement explorées et exploitées. J'arriverai ici à une localisation du millénaire en passant par une autre : le Greenwich du XIX<sup>e</sup> siècle.

- 20 Définir le méridien de Greenwich comme la ligne globale de 0° n'est que l'événement final d'une saga de trois siècles de détermination de la longitude en mer, en même temps qu'un défi pour voir l'espace et enregistrer le temps. Parmi les nombreux individus qui ont contribué à cette épopée, il y a eu, au XVII<sup>e</sup> siècle, le professeur de mathématiques au collège jésuite de Rome, Athanasius Kircher. Installé dans un « centre de calcul » qui bénéficiait d'un privilège unique, Kircher cherchait à résoudre le problème de la longitude en recueillant des données sur la déviation magnétique provenant de cet empire missionnaire global qu'était celui des jésuites : il réformait la géographie en construisant ce qu'il appelait sa *Magnetic Geography* (1641) : « magnétique de deux façons - à la fois parce qu'elle cherchait des solutions magnétiques aux problèmes de géographie et de navigation, et parce qu'elle faisait converger vers Rome les observations effectuées par les mathématiciens, les navigateurs et les missionnaires partout dans le monde, comme si elles y étaient attirées par quelque force occulte »<sup>26</sup>. En 1646, Kircher publia, comme partie détachée d'un *Consilium geographicum* longtemps promise, mais qui ne venait jamais, un « Horoscope catholique », qui s'inscrivait dans le prolongement de la tradition emblématique qui consistait à utiliser des images visuelles dramatiques et étroitement liées au texte comme mnémotechnique morale. Un olivier s'élève de la latitude de Rome, étendant ses branches à chaque province de l'Empire jésuite. Le fait de placer un stylet dans chaque province de cette carte emblématique, de mettre l'appareil verticalement pour donner le temps correct à Rome, et de l'illuminer par une chandelle, permettait à l'image de Jésus, IHS, de « marcher à travers le monde », illustrant à travers tous les langages possibles la mission globale que menaient les Jésuites au nom du Christ. Dans l'église romaine où Kircher priait, la prétention similairement graphique qu'avait dal Pozzo de présenter une géographie, une vision et une illumination globales, donnait une image en miroir et reflétait la rédemption millénaire du corps du Christ sur les quatre continents de la Terre.
- 21 La géographie baroque de Kircher nous force à considérer les relations complexes, aussi bien que la puissance rhétorique, de l'observation, de la vision et de la connaissance géographique ; le paysage visible de Rome aujourd'hui en fait autant. Un récent projet de recherche examinant Rome comme cité impériale en termes de paysage, espace et théâtralité nous a confronté immédiatement aux questions de la perspective multiple et des pièges de l'observation de terrain dans un paysage de ruine, de mémoire et de fantômes en compétition<sup>27</sup>. Les espaces qui entourent le *Vittoriano*, le mémorial national auquel je faisais référence plus haut, constituent le cœur de Rome monumental : le *Foro Romano*, le *Campidoglio*, les *forums* impériaux et la colonne de Trajan. Que ce soit un paysage profondément stratifié apparaît immédiatement à l'œil au vu de la séquence stratigraphique archéologique des espaces et monuments classiques, médiévaux, baroques et fascistes. Mais le croisement des références visuelles et politiques qui est établi ici depuis longtemps à travers une manipulation consciente de l'espace et des contenus crée un jeu énormément complexe d'illusion paysagère : la grandeur de la Rome impériale est signifiée par la ré-érection des colonnes tombées du forum et par l'installation par Michel Ange de la statue équestre de Marc Aurèle sur le *Campidoglio*,

suprématie séculaire sur une papauté qui est marquée aussi dans le codage ultérieur des mêmes éléments au sein du dessin du *Vittoriano*, par la redécouverte supposée de l'esprit romain par le fascisme qui se traduit par les coupures et les remblais effectués dans les espaces des forums impériaux pour créer une avenue « impériale » assurant l'intervisibilité entre le Colisée et le balcon de Mussolini à Piazza Venezia. Faire des observations de terrain aujourd'hui, dans un tel paysage, c'est risquer une tromperie visuelle impossible, tout en éprouvant en même temps viscéralement la présence puissante et bruyante des fantômes nombreux et variés qui habitent ces ruines. Tous deux sont des préconditions pour qui veut créer une géographie culturelle de ce paysage.

- 22 Au cours de l'An 2000, le paysage romain sera animé par les cinquante millions de visiteurs, venus du monde entier, et attirés par les événements associés au *bimillenario* et à l'année jubilaire proclamée par le Pape pour commémorer deux mille ans de christianisme. Chaque pèlerin se verra offrir la chance d'une expiation et d'un renouveau spirituels personnels, une indulgence plénière accordée s'il passe par les portes de Saint-Pierre. De nouvelles géographies seront inscrites à travers le paysage déjà profondément stratifié de Rome. Quelques-unes d'entre elles prendront la forme de structures matérielles, le projet du pont de « l'arc-en-ciel » par exemple, l'échelle de sept hôtels temporaires s'étendant le long du Tibre, chacun peint d'une des couleurs du spectre et conçu pour alléger la pression sur les capacités de logement pour les touristes ; il y a aussi des projets d'infrastructure tels que l'extension du métro sous le Castel San Angelo. D'autres géographies seront de l'ordre de la mise en scène : les services religieux et les processions organisés par le Vatican, et les événements culturels, expositions et manifestations montées par le Conseil municipal. Toutes exploiteront le fait que le Millénaire est une date charnière pour rendre sensibles les temporalités, et pour réanimer les divers fantômes et génies que le paysage culturel de Rome incorpore si puissamment. Distribuer cet ensemble de structures matérielles, de représentations et de paysages dans la géographie du Millénaire implique de multiples actes d'imagination créative, qui seront l'œuvre à la fois des participants actifs (qui seront les *insiders*), et des observateurs universitaires (les *outsiders*). Et c'est peut-être là, dans la signification attribuée à la créativité et dans la liberté avec laquelle l'imagination sera mise en œuvre et incorporée dans l'écriture de cette géographie, que la géographie culturelle offre les chances les plus excitantes pour l'étude contemporaine.
- 23 Je ne veux pas le moins du monde suggérer que l'imagination n'avait pas de place dans la géographie du passé. C'est l'imagination qui rend présents les espaces, les paysages, les mouvements et les circulations du passé. Mais le sentiment lié au millénaire dans ses acceptions variées - je continue tout à fait consciemment à parcourir au hasard ses divers sens - est par beaucoup d'aspects une façon de se vouer à l'imagination créative : attribuer un sens à une date, mobiliser les mythes de la mort et de la renaissance, souligner ce qui est présent dans un lieu au point d'animer son *genius loci*, cette « aura » de particularité chargée de révérence qui trahit la présence des fantômes du passé et du futur<sup>28</sup>. L'imagination créative peut revêtir, et revêt, une forme textuelle et archivée, bien entendu, mais elle est plus communément associée à la vision et aux qualités iconiques des objets matériels. Un des résultats les plus substantiels de la géographie humaine au cours de la dernière décennie a été d'ouvrir son champ d'études aux arts créatifs, et en particulier à leurs expressions graphiques et visuelles, de manière nouvelle et imaginative. Les frontières entre les différentes disciplines

universitaires au sein des humanités ont été dans une très large mesure dissoutes, y compris celles entre la géographie culturelle et historique, l'histoire de l'art et celle de l'architecture. Au moment du millénaire, nous commençons à découvrir que les frontières qui séparent le laboratoire universitaire du studio, de l'écran et de la scène sont aussi en train de montrer des signes de perméabilité, dans la mesure où les artistes, les architectes, les metteurs en scène tirent parti de la recherche géographique et commencent à la faire avancer, et dans la mesure aussi où les géographes commencent à s'engager directement dans le travail de conservation et dans l'esthétique des expositions.

- 24 J'ai mentionné, dans mes commentaires introductifs, les luttes tribales qui se sont déroulées autour du label de « géographie culturelle », entre ses versions « anciennes » et « nouvelles » par exemple. Ce sont des exercices qui sont largement futiles et donquichottesques, dans la mesure tout au moins où aucun label n'a jamais empêché les chercheurs imaginatifs de développer créativement leurs propres perspectives et intérêts. Les étiquettes ont une valeur ; celle-ci ne vient pas de ce qu'elles enferment ou délimitent le champ de l'activité ; elle résulte de ce qu'elles stimulent l'imagination scientifique dans des directions qui méritent d'être distinguées bien plutôt qu'elles ne sont simplement distinctes. Lorsqu'elles ne réussissent pas à atteindre ce but, elles finissent pas se dessécher. À l'occasion du millénaire, la géographie culturelle ne montre aucun signe de flétrissement.

---

## NOTES

1. *Ibid.*, 2.
2. M. Ogborn, "The Relations between Geography and History : work in historical geography in 1997" *Progress in Human Geography*, sous presse. Je suis très reconnaissant à Miles Ogborne de m'avoir autorisé à consulter et citer ce rapport avant sa publication.
3. M. Price et M. Lewis, 1993, "The Reinvention of Cultural Geography", *Annals of Association of American Geographers*, vol. 83, n° 1, p. 1-17.
4. M.W. Lewis et K.E. Wigen, 1997, *The Myth of Continents : a Critique of Metageography*, Berkeley, Los Angeles, Londres.
5. *Ibid.*, p. 200.
6. D. Massey, 1993, "Power-geometry and a progressive sense of place" in J. Bird et al. (dir.), *Mapping the Futures : Local Cultures, Global Change*, Londres et New York. S. Schama, 1994, *Landscape and Memory*, New York.
7. J.M. Jacobs, 1997, "The consequences of ruins : contemplations on social memory and loss of place in Australia", *Journal of Historical Geography*, vol. 23, n° 4, p. 500-505, citation p. 500.
8. M.M. Bell, 1997, "The ghosts of place", *Theory and Society*, vol. 26, p. 813-836.
9. *Ibid.*, p. 813.
10. *Ibid.*, p. 820.
11. C. Harris, 1978, "The historical mind and the practice of geography" in D. Ley et M. Samuels (dir.), *Humanistic Geography, Prospects and Problems*, Chicago, Maaroufa Press.

12. U. Eco, 1996, *The Island of the Day Before*, Londres. D. Sobel, 1995, *Longitude*, Londres. T. Pynchon, 1997, *Maxon and Dixon*, Londres.
13. Lewis et Wigen, *op. cit.*, p. 42.
14. Donkin, *op. cit.*, p. 250.
15. *Ibid.*, p. 141.
16. Ogborn, *op. cit.*
17. D. Harvey, 1996, *Justice, Nature and the Geography of Difference*, Oxford, Blackwell, p. 174.
18. Je dois cette expression à Paul Kelsch qui discute l'expression originale de Frederic Turner dans un article : "Constructions of American forest : four landscapes, four readings", présenté à la conférence *Environmentalism and Landscape Architecture*, à Dumbarton Oaks, Washington D. C. en 1998.
19. J.I. Nassauer, 1995, "Messy ecosystems, orderly frames", *Landscape Journal*, vol. 14. Discuté par 1. H. Thompson, 1998, "Environmental ethics and the development of landscape architectural theory", *Landscape Research*, vol. 23, n° 2, p. 175-194, citation p. 192.
20. G. Henderson, 1998, "Landscape is dead, long live landscape : a handbook for sceptics", *Journal of Historical Geography*, vol. 24, n° 1, p. 94-100.
21. *Ibid.*, p. 95.
22. *Ibid.*, p. 99.
23. Peter Greenaway, 1998, *The Belly of an Architect*, Londres, p. 135.
24. B. Elliott et A. Purdy, 1997, *Peter Greenaway : Architecture and Allegory*, Chichester, J. Wiley, p. 49.
25. *Ibid.*, p. 59.
26. M.J. Gorman, 1998, "Athanasius Kircher and the uses of erudite correspondence in the 17th century", communication inédite présentée au colloque *History of Scholarship from the Renaissance onwards*, Warburg Institute, Londres, 30 janvier.
27. D. Atkinson et D. Cosgrove, 1998, "Urban Rhetoric and embodied identities : city, nation and empire at the Vittorio Emanuele II monument in Rome 1870-1945", *Annals, Association of American Geographers*, 88, 1, p. 28-49. Asa Boholm, 1997, "Reinvented history : Medieval Rome as memorial landscape", *Ecumene*, vol. 4, n° 3, p. 247-272.
28. Bell, *op. cit.*, p. 819.

## RÉSUMÉS

L'auteur tire de ses propres recherches et de son expérience d'éditeur de la revue *Ecumene* une réflexion sur la géographie culturelle actuelle. Prenant l'exemple des travaux inspirés par les fêtes de l'An 2000, il insiste sur la place faite à la mémoire, sur la réhabilitation de l'environnement, sur la prise en compte du corps et sur la critique du regard. Il souligne la relativité de la connaissance dans le temps et dans l'espace, et sa mobilité.

The author draws from his own work and of his experience as founding editor of *Ecumene* a reflection upon on contemporary cultural geography. Taking as an example the studies about the celebration of the Year 2000, he gives emphasis to the space given to memory, the renewed interest for environment, corporality, and the critique of vision. He focuses on the relativity and mobility of knowledge in time and space.

## INDEX

**Mots-clés** : géographie culturelle, géographie historique, corporalité, passé, mémoire, environnement, vision, Rome

**Keywords** : cultural geography, historical geography, embodiment, past, memory, environment, vision, Rome

**Index géographique** : Rome, Italie

## AUTEUR

**DENIS COSGROVE**

University of California

Department of Geography, Berkeley, USA.